

Fous comme des sages

Roger-Pol Droit
Jean-Philippe de Tonnac

Fous comme des sages

Scènes grecques et romaines

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-118393-1
(ISBN 2-02-052473-2, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Marie,
Aurélia et Raphaël.*

Et à tous ceux qui croient la sagesse triste.

Introduction

Actes de passage

[...] dans l'Antiquité, un philosophe n'était pas un personnage qui écrivait des ouvrages de philosophie, c'était quelqu'un qui menait une vie de philosophe.

Pierre Hadot, *La Citadelle intérieure*,
Paris, Fayard, 1992, p. 76.

Je ne cesse pas de faire voir ce qui me paraît être juste. À défaut de la parole, je le fais voir par mes actes.

Socrate,
in Xénophon, *Mémoires*, IV, 4, 5.

La philosophie enseigne à faire, non à dire.

Sénèque, *Lettres*, 20, 2.

Il y a quelques années encore, on considérait les philosophes de l'Antiquité comme des théoriciens et seulement ainsi. On voyait en eux des auteurs de systèmes, des fabricants de concepts. Des hommes du discours, préoccupés uniquement de raisonner et d'argumenter. Des professeurs, des gens de bibliothèque. Rien d'autre. Finalement, on se représentait les philosophes de l'Antiquité sur le modèle des

universitaires modernes : commentant les textes de leurs prédécesseurs, fondant des institutions, entretenant des polémiques. Ce n'est évidemment pas inexact, loin de là. Mais cette vue paraît aujourd'hui partielle, globalement mal orientée.

On redécouvre en effet que la philosophie constituait alors un mode de vie particulier. Elle impliquait certaines façons d'agir, imprégnait les gestes les plus quotidiens. Appartenir à telle ou telle école, s'efforcer de devenir stoïcien, épicurien ou cynique, n'était pas simple affaire de lectures ou de convictions intellectuelles. Tout le style de l'existence se trouvait concerné : manières de se nourrir, de se vêtir, comportement sexuel, attitude politique, relation aux autres et à soi-même.

Une large part de la philosophie ne résidait donc pas dans les livres. Elle consistait en un effort continu pour se modifier, à force d'exercices quotidiennement répétés. Elle fusait aussi, sans prévenir, d'une repartie soudaine, d'une situation de hasard, au coin d'une rue. Elle éclatait parfois dans des gestes brusques, des provocations, des actes de passage. Tout était bon aux philosophes pour se faire entendre : rire, posture, injure, manière de se taire, devinette, accouplement, suicide. Selon les cas.

Ces chercheurs de sagesse n'étaient pas des hommes de cabinet. Ils déambulaient et migraient. Ils parlaient aux carrefours. Il leur arrivait de dormir n'importe où, d'être vendus comme esclaves, ou encore de mendier. Ils partageaient, en mille occasions, le quotidien de leurs contemporains. Plus : beaucoup

d'entre eux, loin de subir passivement le regard des autres, cherchaient à l'attirer. Leur manière de vivre parlait. Elle constituait la part immédiatement visible, et même l'œuvre essentielle, de leur philosophie. Ce qui frappait le passant, l'ignorant, l'homme de la rue, c'était d'abord la façon d'être du chercheur de sagesse. Son exemple, son étrangeté. Sa manière de trancher, émouvante ou loufoque, sur la grisaille convenue des habitudes humaines.

Il faut donc garder à l'esprit ce fait très simple : le plus souvent, ce qui attirait vers telle ou telle école philosophique, dans l'Antiquité, ce n'étaient pas des lectures ou des préférences théoriques, mais la rencontre avec un maître. Le choc qu'elle provoquait, la séduction ou la fascination qu'elle exerçait. L'étonnement que suscitait le sage constituait fréquemment l'impulsion initiale, l'événement déclencheur d'un parcours philosophique.

Comment un tel homme est-il possible ? Que faire de son exemple ? Le suivre, le combattre ? Tenter de le comprendre ? Que signifie au juste son intervention ? Que veut-il faire entendre ? Avec quoi a-t-il rompu, qu'a-t-il déjà rejoint, où s'est-il donc établi, pour se comporter de pareille manière ? Comment donc est-il parvenu là ? Au nom de quels principes, de quelles espérances, selon quelle logique ? Et par quelle voie ? Et pour quel bénéfice ?... Telles sont probablement les premières interrogations que suscitait le sage, par sa seule présence dérangeante et active.

Le statut des anecdotes

Ces questions naissaient dans l'esprit des autres. De ceux qui passaient, regardaient, écoutaient. Il suffisait au sage, la plupart du temps, de se taire. Ou d'agir. Ou de préférer seulement quelques mots, semblables à des actes plutôt qu'à des discours. L'important était l'effet. Le trouble suscité, la surprise. Peu importe la tournure qu'on retiendra, disant que ces gens étonnaient, désorientaient, perturbaient, déconcertaient, inquiétaient, ou bien encore affolaient, interloquaient, déroutaient, dérangaient. Il suffisait qu'ils eussent provoqué un trouble. De ce déséquilibre naissait en effet, pour le passant, la possibilité de connaître une histoire différente de celle qu'il s'apprêtait à subir. Croiser un chercheur de sagesse, c'était voir s'ouvrir une route. Devant soi, plutôt que devant lui.

Nous avons rêvé de retrouver certains de ces chocs et troubles initiaux qui mirent en route, autrefois, vers la philosophie. Rêve difficilement réalisable, à l'évidence. La plupart de ces vies n'ont laissé aucune trace. Ou rien qu'un nom, une date incertaine, un titre d'œuvre perdue. Quand demeurent des écrits, fragmentaires ou, plus rarement, conservés dans leur intégralité, ce sont les derniers restes, dérisoires ou sublimes, d'un naufrage immense. De la totalité des œuvres antiques, on peut estimer qu'un dixième nous est parvenu. En outre, on vient de le voir, l'essentiel ne se tenait pas nécessairement dans les discours.

Il existe malgré tout une poussière d'indications. Mais on a pris l'habitude de ne pas y prêter grande attention. Car ce qui intéresse, normalement, chez les philosophes, ceux de l'Antiquité comme les autres, ce sont les œuvres, les grands textes, les concepts – la part présentable et commentable. On laisse de côté, sans hésitation, un halo de petites histoires, répliques, saillies, anecdotes, saynètes. Une foule de détails est ainsi mise au rebut, faute de savoir qu'en faire.

Nous avons tenté d'explorer ces résidus qu'on range dans les poubelles biographiques. Ils sont plus nombreux qu'on ne le pense. Dans le seul ouvrage de Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, qui constitue notre source principale, on dénombre ces histoires par centaines. Les plus longues s'étendent sur un paragraphe entier. La plupart tiennent en deux ou trois lignes. Au premier abord, on ne voit guère comment les aborder. D'autant qu'elles sont généralement détachées les unes des autres, ne formant ni un tout continu ni même un récit articulé. Ce sont malgré tout des faits, gestes, paroles, actes qui furent jugés dignes d'être notés, et qui traversèrent les siècles.

Pour les évoquer, nous avons fait le pari de l'imagination. Ces infimes grains de mémoire, nous avons choisi de les prendre comme points d'appui pour une série de courts récits mettant en scène, dans des situations attestées, des chercheurs de sagesse. Ce qu'on va lire est donc une fiction. Si nous avons délibérément fait ce choix, c'est qu'il nous est apparu

qu'il n'existait pas d'autre moyen de faire entrevoir ces gestes philosophiques, ce style singulier de pensées faites actes.

Nous sommes donc partis des indications, généralement très brèves, fournies par des textes grecs et latins. Les lecteurs trouveront en annexe une traduction des fragments originaux, afin qu'il soit possible à qui le souhaite de faire le partage entre ce que nous a transmis l'histoire et ce que notre travail d'imagination en a fait. Sur ces anecdotes squelettiques, nous n'avons pas hésité, en effet, à ajouter des chairs. Des décors, des paysages, des lumières étaient nécessaires. Parfois même des dialogues, ou des fragments de monologues intérieurs. Il nous a paru souhaitable, bien des fois, de suggérer une leçon, philosophique ou morale, pour telle ou telle scène.

Ce sont évidemment « nos » sages que l'on va rencontrer, tels que nous les avons rêvés et mis en récit. Affirmer qu'ils se trouvent effectivement, dans les pages qu'on va lire, tels qu'ils furent à Milet, Éphèse, Athènes ou Rome, ce serait bien imprudent. Nous ne prétendons pas à l'objectivité historique. Nous avons pris plaisir à imaginer ces sages, à leur donner des corps, à les faire parler ou rire. Nous espérons que d'autres, en lisant, partageront ce plaisir. Voilà qui pourrait suffire.

Mieux vaut, malgré tout, apporter quelques précisions encore. Tout d'abord souligner, à l'usage de ceux qui craindraient l'arbitraire et l'anachronique, que nous avons fait de notre mieux pour écarter les

erreurs de perspective, en nous aidant des travaux, et parfois des conseils, de bon nombre d'experts. Insister ensuite, en sens contraire, sur les limites de l'objectivité historique dans ce domaine : la plupart de ces scènes de sagesse n'ont, en fin de compte, que le sens qu'on décide de leur donner. Faut-il rappeler que chaque époque, dans l'histoire de la pensée européenne, s'est forgé son image des Grecs ? Ceux du Moyen Âge, de la Révolution française ou du Second Empire ont peu de chose en commun.

Enfin, et surtout, la question de l'imaginaire et du réel a fait couler assez d'encre pour qu'on ne puisse s'en tenir à une opposition simpliste des deux termes. Il est permis de penser que l'imaginaire non seulement possède sa forme de réalité propre, ce qui est évident, mais permet dans certains cas d'accéder à des registres de réalité qui ne sont peut-être pas accessibles par d'autres voies.

Des expérimentateurs

Reste à dire ce qui nous a le plus frappés, chez ces chercheurs de sagesse que nous avons parfois presque cru rencontrer. Ils ont une singulière façon d'explorer les limites, de tenter obstinément d'aller plus loin que l'humain ne le peut d'habitude. Cela les conduit d'ailleurs aux antipodes de ce qu'on imagine, naïvement, être la sagesse. Celle-ci évoque le plus souvent quelque sérénité irréversible, une forme d'impassibilité vaguement ennuyeuse. Le sage ? Celui

que plus rien ne trouble. Passé au-delà de nos communes émotions, parvenu à un état idéal dont on ne sait pas bien s'il est encore humain ou non.

Nos expérimentateurs sont très différents de ce modèle incorruptible. Ils tâtonnent, prennent des risques, en font prendre aux autres. Ils s'emporent, se trompent, s'exaspèrent. Contrairement au sage sûr de lui-même, détenteur de vérités indépassables, parvenu au terme de son chemin, il leur arrive de douter, et d'eux-mêmes et de la sagesse. Pis : il leur arrive d'être pitoyables et risibles. Presque ridicules. Humains donc. Cependant ils jugent continûment cette humaine condition trop plate, s'emploient donc à l'améliorer, à en passer les bornes, à en pousser les possibilités plus loin.

Ces philosophes étaient bien ce que leur nom indique : chercheurs de sagesse. Voilà un dernier trait qui avait fini par être largement perdu de vue, lui aussi. Du terme grec *sophia*, et de son dérivé, *sophos*, un seul sens en était venu à dominer notre approche moderne : le savoir, et le savant. On oubliait que, pour les Grecs, savoir et sagesse étaient un seul et même terme, deux faces indissociables d'une même réalité. Le savant et le sage, à leurs yeux, ne se distinguaient pas : ils n'avaient d'ailleurs, pour désigner les deux, qu'un seul mot, *sophos*. En outre, la quête du savoir-sagesse apparut très tôt comme un processus indéfini, une histoire d'amour et d'amitié sans terme ultime. *Philô* signifie « j'aime », d'un amour qui n'est pas censé être charnel et qui implique que l'on recherche cet élément ami. Le philosophe,

amateur et chercheur de savoir-sagesse, n'en finira jamais de devenir savant-sage. Il lui faut poursuivre sans cesse.

La lecture suivie des histoires relatives aux penseurs de l'Antiquité nous aura finalement renforcés dans notre attachement à deux ou trois convictions simples, mais peut-être pas unanimement admises. La première concerne la distinction entre « sage » et « philosophe ». Elle est nette pour tout esprit moderne : au sage la modification radicale de l'existence, au philosophe la recherche théorique, éventuellement dépourvue d'impact sur sa propre vie. Le philosophe poursuit indéfiniment la recherche des critères de la vérité intellectuelle, le sage au contraire, une fois la sagesse atteinte, la détient pour toujours. D'autres traits les opposent, ceux-là suffisent pour opérer un partage.

D'autres frontières

Cette séparation, devenue si évidente pour nous, était dans l'Antiquité beaucoup plus floue. Il arrive fréquemment aux Grecs d'employer les deux termes l'un pour l'autre. Bien souvent, ils ne faisaient pas de différence là où nous avons tendance à voir des oppositions tranchées. Lorsque Pythagore invente le terme « philosophe », soulignant la nuance entre ceux qui détiennent la sagesse et ceux qui la cherchent seulement, ce n'est nullement dans l'idée de rompre avec la sagesse ! C'est au contraire par un

surcroît de respect, un excès de modestie. L'idéal de sagesse ne cesse d'animer les philosophes de l'Antiquité, de les mouvoir et de les émouvoir. À l'évidence, ils se faisaient de la philosophie une idée non seulement dissemblable de la nôtre, mais aussi plus vaste.

Notre deuxième conviction est directement liée à ce constat. Ce que nous appelons « philosophie », nous autres modernes, fut façonné principalement par la naissance de l'université et la constitution d'un enseignement spécialisé. Cette mutation va de pair avec la transformation du philosophe en professeur et en fonctionnaire. Les hommes de l'Antiquité entendent tout autrement le sens et le contenu du terme « philosophie ». Si leurs conceptions réapparaissent, c'est aussi parce que nous prenons conscience du fait que la philosophie peut et doit aborder d'autres domaines, et pratiquer d'autres styles, que ceux récemment délimités. Le royaume des philosophes se montre à présent plus vaste et plus varié qu'on ne le croyait encore naguère.

Somme toute, ce que nous ont appris ces drôles d'explorateurs à travers leurs folies, leurs rires et leurs actions intempestives, c'est sans doute principalement ce que nous savions déjà, comme tout le monde. À savoir que les sages, les vrais, purs et parfaits, n'existent pas. Leur vie se fonde même sur cette inexistence. Qu'il n'y ait jamais eu un seul homme sage est le principal motif qui les pousse à persévérer dans ce cheminement vers l'inaccessible.

Notre dernière conviction, c'est qu'il n'est pas mauvais d'être surpris par ce que peut avoir d'inso-
lite la proximité familière des grands. Chacun connaît, au moins de nom, Thalès, Socrate, Platon, Aristote et d'autres. C'est toutefois une singulière expérience de les découvrir soudain, au détour d'une histoire, rusé ou penaud, hébété ou jaloux, acharné ou blagueur. Humains, derechef. Jusque dans leurs bizarreries et leurs actes de passage.

Cela dit, les histoires peuvent venir.

R.-P. D.

Répartitions, mode d'emploi

Dans la mesure où ils sont largement indépendants les uns des autres, et compréhensibles isolément, les textes qui suivent peuvent se lire, si on le souhaite, au hasard et dans le désordre.

Nous avons choisi de les répartir par ordre chronologique, tout en soulignant combien, dans la plupart des cas, la datation est incertaine et approximative.

Les différentes parties correspondent *grosso modo* aux commencements, à l'âge classique et au déclin de la pensée antique. Nous avons toutefois distingué les textes relatifs à Socrate, Diogène et quelques autres, de ceux relatifs aux écoles philosophiques et à leurs conflits.

À la fin de chaque histoire, nous suggérons une interrogation permettant de poursuivre la réflexion. D'autres questions sont évidemment possibles, que chacun pourra formuler pour sa part.

Des informations sur les sources et références où sont décrites les anecdotes que nous avons utilisées, ainsi que des repères succincts sur les divers philosophes mis en scène, sont regroupés en fin de volume.

Quant à la répartition des textes entre nous, chacun a choisi les scènes selon ses préférences.

Première partie

*Où l'on constate
que les plus anciens sages
étonnent encore*

Ce ne sont pas des êtres de pure raison. Ils sont certes astronomes, mathématiciens, fondateurs de cités nouvelles. Ils instaurent des lois, calculent des éclipses, inventent des concepts, mais une part d'ombre demeure.

Ces chercheurs de sagesse sont encore proches des dieux. Ils en ont la violence soudaine, l'imprévisible éclat. En tout cas, ils le croient.

Entre ces premiers sages et les prophètes, héros, mages et autres maîtres de vérité, la frontière n'est pas toujours nette. Pas plus, en ce qui les concerne, que le partage entre vérité et légende.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2006. N° 87415 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE